



3 1761 07317737 0

Sorgue,
L'Unité Révolutionnaire.

HX
267
S67

Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL

L'UNITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

PAR

SORGUE

Prix : 0,15 centimes

EN VENTE

A L'ADMINISTRATION DU « PETIT SOU »
117, rue Réaumur

ET AUX BUREAUX DU « SOCIALISTE »
5, rue Rodier

HX

267-

567



768408

L'Unité Révolutionnaire

I

CRISE GÉNÉRALE DU SOCIALISME. — RÉFORMISTES ET RÉVOLUTIONNAIRES.

Avant d'aborder la question qui fait l'objet de cette brochure, quelques constatations préliminaires nous paraissent utiles.

Le parti socialiste français est profondément divisé, mais ce n'est pas seulement en France que le socialisme présente l'attristant spectacle de la division; c'est partout. Le parti socialiste allemand, lui-même, est déchiré par de graves dissensions intestines. On peut prévoir que le plus puissant bloc unitaire de la *Social démocratie* ne tardera pas à se fragmenter. L'unité socialiste en Allemagne n'est plus qu'une façade, derrière laquelle la bataille est engagée entre les éléments conservateurs, qui cherchent à entraîner le parti vers une évolution réformiste et gouvernementale, c'est-à-dire régressive, et les éléments intransigeants, qui, coûte que coûte, entendent maintenir ce parti sur son véritable terrain, le terrain de la lutte de classes

Les deux fractions se sont expliquées sur leur tactique respective dans différents congrès. Les dissidents, par la bouche de Bernstein, ont soutenu cette thèse incroyable, renversante : « Le but final du socialisme n'est rien, le mouvement tout. »

A quoi Rosa Leuxembourg, interprète fidèle de la pensée marxiste, réplique fort justement : « Le mouvement, comme tel, n'est rien, le but final tout. »

Et la même Rosa Leuxembourg, quand le rebarbatif Vollmar, autre grand chef opportuniste, se montre indigné d'entendre les « Jeunes » critiquer les vétérans du Parti, lance au nez de l'ancien zouave pontifical une verte riposte : « Prétendre que Vollmar a nécessairement raison parce qu'il pourrait être notre grand père, ce n'est pas un argument. »

Et l'énergique militante ajoute :

« Je sais bien qu'il me faut mériter mes épaulettes, mais je vous assure qu'elles seront conquises à l'aile gauche où l'on se bat avec l'ennemi, et non à l'aile droite où l'on fait des compromis avec lui. »

Vollmar, peu galant, se vengea de la jeune doctresse qui l'avait si bien « mouché » en la traitant de furie.

La méthode de la *droite* du parti *social démocrate* a été exposée, avec beaucoup de talent, dans l'ouvrage sensationnel de Bernstein : *Socialisme théorique et social démocratie pratique*. L'auteur de ce livre s'efforce de fournir des arguments contre le marxisme et des raisons favorables à la théorie de « la participation régulière des socialistes aux gouvernements bourgeois. »

Les sophismes du détracteur du marxisme donnèrent lieu à de violents débats, et furent victorieusement réfutés par Kautsky dans son beau livre : *Le Marxisme*.

Jusqu'à ces derniers temps, le parti ouvrier belge avait été assez heureux pour maintenir la bonne entente dans sa gigantesque armée de coopérateurs. Mais les heures difficiles sont venues. En Belgique, comme ailleurs, le parti socialiste a une aile droite qui incline, de plus en plus, vers le Radicalisme, le Possibilisme. On pourrait dire que la question des alliances électorales est chez nos voisins d'outre Quiévrain le thermomètre des convictions socialistes. Vous pouvez être certains que les partisans du cartel, malgré tout et quand même, sont bien près de franchir les bornes du terrain de la lutte de classes : pour eux tout doit être subordonné à l'intérêt électoral.

J'assistai, dernièrement, à un congrès extraordinaire du Parti ouvrier belge, réuni à l'effet de savoir si, oui ou non, les socialistes peuvent aller au scrutin, la main dans la main des libéraux, et il me fut donné d'entendre une discussion extrêmement suggestive. A la tribune, Anseele et Volkaert étaient aux prises. Le premier défendait le principe des alliances ; le second les combattait. L'un justifiait les compromissions électorales ; l'autre les flétrissait ; Anseele faisait valoir des raisons d'ordre pratique, de tactique ; Volkaert invoquait des considérations plus hautes. — Le débat s'échauffait, s'échauffait toujours. Et ces mots, vibrants de colère, se croisaient, se heurtaient : « Sens prati-

que! » « Déviation socialiste! » « Réforme! » « Révolution! »

Du choc de ces mots, de ces idées, jaillissait la lumière, une lumière éclairant le socialisme belge d'un jour inattendu.

Le public écoutait le débat avec un intérêt passionné; les congressistes comprenaient que cet échange de vues entre le vieux et le jeune militants avait une portée dépassant de beaucoup la question à l'ordre du jour du Congrès. Les deux orateurs, plaidant pour et contre les pactes électoraux, n'émettaient pas seulement des opinions individuelles, ils traduisaient l'esprit de deux tendances antagonistes, qui se disputeront demain l'orientation du grand parti que fonda Jean Volders.

Les mêmes dissentiments se sont fait jour au congrès annuel tenu à Liège pendant les fêtes de Pâques. On a même dû brusquer quelque peu la clôture de ces assises pour éviter un éclat entre les parlementaires et les révolutionnaires.

Faut-il citer quelque chose de plus caractéristique encore? Les droitiers du Parti ouvrier belge, comme du reste les droitiers de tous les partis socialistes, même après les crimes ministériels de la Martinique et de Chalon, sont restés d'enragés millerandistes.

Nous avons vu Anseele, au congrès international de la salle Wagram, couvrir Millerand de fleurs, aux applaudissements des Furnémont et des Terwagne!

Si le coopérateur flamand est enthousiaste de notre socialisme ministériel, fort heureusement il n'en est point de même de Vandervelde. Ennemi des alliances,

celui-ci est également adversaire de la participation socialiste à un gouvernement bourgeois. On se rappelle sa critique sévère de l'acte Millerand. Voici, d'ailleurs, les paroles textuelles de l'éminent orateur : « Millerand et ses amis ont commis une faute en acceptant d'entrer dans le gouvernement et ils commettent une faute plus grande encore en y restant contre le vœu d'une grande fraction du prolétariat socialiste français. »

La mésentente est tout aussi accentuée dans les autres pays, notamment dans le royaume de Victor-Emmanuel I^{er} II. En Italie, disait Enrico Ferri, aux dernières assemblées du socialisme international, « le cas Millerand existe, sous une autre forme. »

Puisque nous parlons du Congrès de Paris, notons combien certains adversaires du socialisme radicalisant se montrent inconséquents, et combien il y a loin de leurs paroles à leurs actes. D'une part ils déclarent nettement qu'ils sont hostiles à l'entrée de Millerand dans le cabinet Waldeck et, de l'autre, ils font échouer la proposition Guesde, catégorique et claire, pour voter celle de l'illogique Kautsky. Car enfin qu'est-ce, au fond, que la proposition du démolisseur de Bernstein ? C'est, comme l'a dit sans périphrase un délégué américain, le citoyen Saniol : « une porte ouverte vers les ministères, c'est la corruption avouée, c'est l'achat des leaders. »

C'est par la tête que pourrit le poisson. Mais, consolante constatation, les masses ne semblent pas du tout disposées à suivre les leaders sur la pente de l'oppor-

tunisme enliseur. Les grèves des dockers de Londres, d'Anvers, de Rotterdam, de Marseille, de Gênes ; l'admirable solidarité ouvrière qui, durant trois mois, a alimenté la marmite communiste des irréductibles Montcelliens, le proclame assez haut. Cependant, la crise que traverse le socialisme contemporain n'est que trop réelle.

L'Allemagne a ses Vollmar et ses Bernstein ; la Belgique, ses Anseele et ses Bertrand ; la Hollande, ses Van Kol et ses Troelstra ; nous avons, nous, nos Mair et nos Jaurès. Et ceux-ci ne se sont pas arrêtés mi-chemin ; ils ont franchi le Rubicon. Passant de théorie à la pratique, ils sont allés, eux et leurs acolytes, jusqu'à la trahison.

Ironie des choses, l'état-major des « Indépendants » a trahi la Sociale, comme l'état-major de l'armée française a trahi la République. D'ailleurs, lorsqu'on se souvient des origines du parti indépendant, on est moins surpris de sa félonie. Tels arbres, tels fruits ; tels hommes, tels actes.

L'histoire du parti indépendant, depuis sa reconstitution, son attitude dans l'Affaire et après l'Affaire démontrent suffisamment à quel péril s'exposerait le prolétariat, en continuant à faire route, pour le bon combat, avec des « compagnons » qui sont de « mèche » avec l'Ennemi.

II

LES ARTISANS DE LA CRISE EN FRANCE.

LES INDÉPENDANTS. — LEUR TRAHISON. — LEURS PROJETS.

fra. L'aventure boulangiste avait eu pour effet de rom-
L. pre les cadres des anciens partis politiques. Le boulan-
tres. gisme enterré au cimetière d'Ixelles, les partis se
nuel r'econstituèrent sur de nouvelles bases. C'est à cette
assi. époque tourmentée, que le groupe des indépendants,
fondé jadis par Malon et Rouanet, se reforma. Il en-
globa des éléments les plus hétéroclites : socialistes,
radicaux, opportunistes. Les transfuges du camp bour-
geois prirent la haute direction de l'organisation nou-
velle ; ils s'appelaient Millerand, Viviani, Jaurès, deux
brillants maîtres du barreau parisien et un ancien
professeur de philosophie à Toulouse, d'une intelli-
gence peu ordinaire, ex-député républicain modéré.
Que venaient chercher ces trois intellectuels dans le
parti des prolétaires ? Evidemment, une fructueuse
carrière politique. Comprenant que le vent était au
socialisme, nos politiciens en herbe eurent vite trouvé
leur chemin de Damas ! Et les voilà rangés sous le dra-
peau rouge.

Le parti dont la *Petite République* devint l'organe
officiel envoya de nombreux députés siéger à la
Chambre, et brilla quelques années d'un vif éclat, reje-

tant presque dans l'ombre le Parti Socialiste Révo-^{u-}tionnaire et le Parti Ouvrier Français.

L'organisation des « Indépendants » devait la situa-^{situ-}tion prépondérante qu'elle avait conquise, tant à l'étranger qu'en France, au dangereux talent de ces deux principaux chefs : Millerand et Jaurès. Ces deux hommes, qui ont exercé sur notre Mouvement une influence considérable et, en dernier lieu, si néfaste, offrent au psychologue deux mentalités absolument dissemblables et bien curieuses à étudier. Millerand, de tempérament autant que d'éducation, est un bourgeois ayant instinctivement à l'égard du peuple les préjugés et les préventions de sa caste ; sceptique et froid, il fut longtemps une énigme, même pour ses propres amis. Jaurès, lui, sue par tous les pores son terroir de l'Albigeois ; impulsif, le cerveau étrangement réceptif, il subit l'influence, l'ascendant de l'ambiance à un degré presque incroyable ; le grand suggestionneur de foules est lui-même éminemment suggestionnable. Sans défense contre son entourage, celui-ci le fait servir d'instrument à ses ambitions, à ses calculs, à ses appétits. Ceci suffit pour expliquer et excuser, en quelque sorte, l'attitude de l'éminent collaborateur de M. Maurice Dejean au cours de l'Affaire, qui fut, pour le dernier nommé, une affaire tout court, et une affaire très lucrative. On ne saurait accuser l'éloquent avocat de Dreyfus de vénalité ; mais il n'en reste pas moins acquis que la corruption israélite a fait tache d'huile dans son milieu.

L'éloquence des deux grands chefs des Indépendants est en parfaite harmonie avec leur psychologie. Jaurès est un tribun à la Mirabeau, puissant et fougueux ; Millerand est l'orateur judiciaire et parlementaire, concis et incisif. Justice à lui rendre, il n'a jamais tenu aux travailleurs un langage bien subversif. Ce n'est, du reste, qu'à Saint-Mandé que Millerand sortit un peu de sa prudente réserve, et esquissa une sorte de profession de foi collectiviste. Dans les discours de Millerand socialiste, on retrouve les idées de Millerand ministre. La volte-face de l'ancien rédacteur de Clémenceau était de celles qu'on pouvait et qu'on devait prévoir. Il en était autrement de Jaurès ; sa conversion au socialisme semblait ne cacher aucune restriction, aucune arrière-pensée. Tandis que dans ses rapports avec le prolétariat, le député de Bercy restait toujours ce que les Anglais appellent « distant », Jaurès paraissait se donner à la foule tout entier, corps et âme, et aussi communiquait-il à son auditoire l'ardeur qui l'enflammait. L'emballement de Jaurès est généralement contagieux, et cela se comprend. Jaurès possède la sincérité de ces merveilleux artistes de la rampe, qui réellement vivent de leur rôle : ils vibrent et font vibrer. A l'instar des grands acteurs, il a la faculté de se mettre dans la peau des personnages les plus divers. Avec la même intensité de vie, on l'a vu, successivement, interpréter sur la scène politique ces rôles si différents : Républicain centre gauche, fulminant du haut de la tribune parlementaire contre l'héroïque grève de Décazeville ; grand semeur d'idées, lançant à

pleines mains, aux quatre coins de la France ouvrière, la bonne graine qui lève et mûrit en moisson de révoltes ; défenseur de Dreyfus, saint Michel terrassant le monstre bicéphale-clérico-militariste ; enfin, renégat de la lutte révolutionnaire, soutien du militarisme et du cléricalisme, courtisan cynique d'un gouvernement bourreau du peuple !

Pour clore dignement la série de ces brillants avatars, le Mounet-Sully de la comédie politique compte bien, quand l'unité l'aura consacré grand chef d'un puissant parti gouvernemental, se transformer en une Excellence de la république capitaliste ; reste à savoir si Jacques Bonhomme est disposé à servir de marchepied à Jaurès, pour lui permettre de s'élever jusqu'aux sphères gouvernementales, où trône le ministre du commerce ?

De même que la trahison de Millerand, la trahison de Jaurès commence à devenir manifeste pour tous. — Je me souviens encore l'été où la campagne dreyfusiste battait son plein d'avoir entendu souvent dans mon Rouergue les moissonneurs venus de l'Albigeois s'exprimer, à l'égard de leur célèbre compatriote, en ces termes : « *Jores trahis.* » Eh bien, maintenant, ce sont les ouvriers des centres industriels qui formulent la terrible accusation : « *Jaurès trahit.* »

Oui, le prolétariat, du moins dans ce qu'il a de plus conscient, a percé à jour la trame de mensonges sur laquelle l'éloquent justicier a brodé le roman de la *Défense républicaine*. Une à une, les écailles tombent des yeux. Si on dénonça le péril militariste et le péril

clérical, si on sonna l'appel de toutes les énergies républicaines pour venir à l'aide de la Marianne à la cocarde tricolore, c'était afin d'amener le socialisme révolutionnaire à exécuter un virage de bord, qui l'entraînerait, sans qu'il s'en doute, au port des arrivistes.

Et si on a vu clair dans le jeu de Jaurès et de ses acolytes, on a vu également clair dans celui de Waldeck-Rousseau. Pour la plupart, ce fait est acquis : Waldeck, Millerand, Jaurès et consorts se sont entendus, comme larrons en foire, pour mystifier et rouler le peuple.

III

LE SOCIALISME NOUVEAU JEU — ABANDON DE LA LUTTE DE CLASSES — HONTEUSES COMPROMISSIONS

A présent, examinons un peu la nouvelle thèse des modérantistes, des non utopistes, des « socialistes pratiques ».

En somme, qu'est-ce que le socialisme nouveau jeu auquel on nous convie de prendre part ?

C'est un socialisme de tout repos pour la classe dirigeante. En doutez-vous ?

Lisez, dans la *Revue socialiste*, l'étude de Sarraute : *Socialisme d'opposition, Socialisme de gouvernement et lutte de classes*, et vous serez fixés ! Le rédacteur de la revue officieuse du millerandisme dit notamment :

« Le capitalisme n'a pas épuisé sa fonction historique ; il est encore, et pour longtemps, une nécessité sociale. » (Digérez donc en paix, bourgeois !)

Sarraute ajoute : « Et c'est ainsi que derrière ces antagonismes de classes qu'aperçoit seul le socialisme d'opposition et d'utopie, apparaît aux regards du socialisme réaliste et qui bâtit sur le terrain solide de l'histoire, *cet intérêt commun de toutes les classes à une production active et progressive*, intérêt si puissant qu'il justifie et rend nécessaire — dans nos conditions et notre mentalité — une survie de l'énergie individualiste et de la forme capitaliste de l'organisation sociale. »

Voilà donc, clairement expliquée, la méthode réac-trice, posant en principe la réconciliation des classes. Celle-ci est, nous l'avons déjà dit, passée de la théorie à la pratique. Depuis qu'il préside aux destinées de la république autocratique fraternisant avec les puissants de la terre, chevalier de tous les ordres monarchiques, Millerand saisit toutes les occasions pour réconcilier le Travail avec le Capital.

Le ministre du commerce non content de prôner dans ses discours officiels la paix sociale, de décorer les patrons, et quels patrons ! fait plus : ses décrets visent au même but : donner des lisières à l'enfant terrible, le peuple, afin d'entraver sa liberté d'action et de le maintenir dans les liens de cet horrible carcan, broyeur de révoltes, qu'on appelle la légalité.

Ah ! le capitalisme doit un beau cierge à Millerand !

On comprend que le jour mémorable où Waldeck-Rousseau métamorphosa le « citoyen Millerand » en

« M. le Ministre », on ait cru la partie gagnée, à la fois chez nos ministrables et leurs parasites, et chez leurs clients les ploutocrates.

Waldeck-Machiavel affirmait à ses intimes, le lendemain de l'accouchement de son ministère phénomène, de son ministère Millerand-Gallifet — : « J'ai emprisonné la question sociale dans le Cabinet. »

Ce disant, le président du Conseil avait compté sans... les socialistes. Les socialistes, les vrais, répudièrent toute compromission avec les comédiens du socialisme, les soudoyés du ministre de l'Intérieur, par le manifeste de scission. Ah ! ce manifeste, quel coup de pierre dans la grenouillère ministérielle.

Vous en souvient-il encore, camarades, de ce vibrant manifeste ? très certainement ; mais le moment paraît venu, néanmoins de le remettre sous les regards des militants. Il y a tant de mémoires amnésiques. Voici donc ce qu'affirmaient nos amis en 1899 :

A la France ouvrière et socialiste.

CITOYENS,

En sortant du groupe dit d'Union Socialiste de la Chambre, qui venait de fournir un gouvernement à la République bourgeoise, les représentants de la France ouvrière et socialiste organisée n'ont pas obéi à un simple mouvement de colère, pas plus qu'ils n'ont entendu limiter à la protestation d'un moment leur action commune.

Il s'agissait d'en finir avec une politique prétendue so-

cialiste, faite de compromissions et de déviations, que depuis trop longtemps on s'efforçait de substituer à la politique de classe, et par suite révolutionnaire, du prolétariat militant et du parti socialiste.

La contradiction entre ces deux politiques devait infailliblement se manifester un jour ou l'autre. Et par l'entrée d'un socialiste dans un ministère Waldeck-Rousseau, la main dans la main du fusilleur de Mai, elle s'est manifestée dans des conditions de gravité et de scandale telles qu'elle ne permettait plus aucun accord entre ceux qui avaient compromis l'honneur et les intérêts du socialisme et ceux qui ont charge de les défendre.

Le parti socialiste, parti de classe, ne saurait être ou devenir, sous peine de suicide, un parti ministériel. Il n'a pas à partager le pouvoir avec la bourgeoisie, dans les mains de laquelle l'Etat ne peut être qu'un instrument de conservation et d'oppression sociale. Sa mission est de le lui arracher pour en faire l'instrument de la libération et de la Révolution sociale.

Parti d'opposition nous sommes, et parti d'opposition nous devons rester, n'envoyant des nôtres dans les parlements et autres assemblées électives qu'à l'état d'ennemis, pour combattre la classe ennemie et ses diverses représentations politiques.

C'est dans cet esprit que, depuis un siècle, c'est sur ce terrain que, depuis la commune notamment, s'organisent et agissent les classes ouvrières des Deux-Mondes en un grand parti international, dont nous eussions été indignes et qui eût pu justement nous accuser de désertion, si, sur le champ de bataille national dont nous sommes responsables, nous n'avions maintenu la tactique en dehors de laquelle il n'y a pas de victoire possible.

Décidés à mener jusqu'au bout cette œuvre de salut so-

cialiste, rien ne pourra nous diviser. L'union la plus étroite s'impose, que nous nous engageons à maintenir.

Et nous comptons sur les travailleurs de France pour répondre à notre appel, en signifiant à ceux qui tenteraient encore de les détourner de leurs intérêts et de leur devoir de classe, que l'heure des dupes est passée. Nous comptons sur eux pour, instruits par l'expérience, se serrer plus compacts autour du drapeau et mener avec nous jusqu'au triomphe définitif le bon combat, le combat nécessaire de la classe ouvrière contre la classe capitaliste, de la Révolution contre toutes les réactions coalisées.

Ce manifeste n'a jamais été de plus brûlante actualité qu'à cette heure. La politique prétendue socialiste, faite de compromission et de déviation, est descendue à la plus odieuse complicité gouvernementale. Vraiment, on dirait que le groupe des députés néo-socialistes a mis son point d'honneur à se déshonorer. Faisons remarquer que pas une seule fois les élus ministériels n'ont songé à profiter de leur situation d'appoint majoritaire pour exiger du gouvernement qu'il mette fin aux brutalités policières exercées dans les grèves, et cela dans des grèves absolument paisibles. Non, ces messieurs se sont bornés à applaudir aux pires infamies du Pouvoir. Ils ont accordé leur confiance au ministère, après les sanglantes journées du François et de Chalon ; flétri le collectivisme, « doctrine qui dupe la classe ouvrière » ; renié le « pas un sou, pas un homme », votant le budget de la guerre et, notamment, les fonds extraordinaires pour notre odieux brigandage en Chine ; enfin, en dernier lieu, ils ont

rejeté la proposition de Zévaes et de Vaillant, visant la suppression des congrégations. Par là, les terribles tombeurs du cléricalisme d'il y a trois ans viennent de consolider la puissance monastique. La voici maintenant reconnue officiellement ; on lui a donné une existence légale ! Passé le temps où dans les meetings dreyfusards les foudres d'éloquence demandaient, à cor et à cri, l'abolition des conseils de guerre et la dénonciation du concordat.

L'ambiance a fait son œuvre. La plupart de nos représentants à la Chambre s'accommodent fort bien d'une république prostituée au Veau d'or, au Sabre et au Goupillon. Car il faut le confesser, hélas ! chacun de nos groupes compte au Palais-Bourbon ses brebis galeuses. La loi des affinités électives, la loi de « qui se ressemble s'assemble » a, peu à peu, insensiblement, rapproché et groupé tous les ambitieux autour de l'assiette au beurre. Plusieurs des élus signataires du Manifeste ont déserté les bancs de la vaillante extrême gauche pour passer dans la vile claque ministérielle. Celle-ci réalise donc *l'unité arriviste* !

En présence de cette désertion, de cette trahison, un devoir s'imposait, semble-t-il, aux partis socialistes : exécuter les déserteurs, les traîtres. Le P. O. F. n'a pas hésité ; il a chassé de son organisation les députés félons. Le P. S. R. n'a malheureusement pas eu la même énergie dans son amour de la conciliation. L'organisation à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, dont le leader, le citoyen Vaillant, a conquis l'estime et l'admiration même de ses adversaires par

sa droiture, a eu la faiblesse de tolérer dans son comité directeur des éléments ministériels, éléments dont l'influence n'aura pas été étrangère à la décision du Parti Socialiste Révolutionnaire d'assister au congrès de Lyon.

IV

LE CONGRÈS DE LYON — L'UNITÉ. — LE DANGER DE
L'UNION AVEC LES PSEUDO-SOCIALISTES

Il va de soi que nous déplorons la résolution à laquelle ont cru devoir s'arrêter le P. S. R., l'A. C. et la Fédération autonome du Doubs. Comment ces organisations anti-ministérielles peuvent-elles s'imaginer servir la cause de l'unité en allant parlementer, pactiser avec les pires ennemis du socialisme?

On ne peut marier l'eau et le feu ! Oui, certes, l'unité est chose désirable. Mais pesez ces paroles de Liebknecht :

Je suis pour l'unité du parti, unité nationale et unité internationale. Mais ce doit être l'unité du *socialisme* et des *socialistes*. L'unité avec des adversaires, avec des hommes qui ont des buts et des intérêts différents et opposés, ce n'est pas une *unité socialiste*. Il faut nous unir à tout prix, au prix de tous les sacrifices. Mais, afin que nous puissions nous unir et nous organiser, il faut nous débarrasser de tous les éléments étrangers ou hostiles. Que pen-

serait-on d'un général qui, dans un pays ennemi, remplirait les rangs de son armée de soldats pris au pays ennemi ? Ne serait-ce pas le comble de la folie ? Prendre, dans notre organisation qui est *une armée* pour la lutte de classe, des adversaires qui ont des buts et des intérêts opposés aux nôtres serait plus qu'une folie, un suicide.

Eh bien cette « folie » vous allez délibérément la commettre, *Parti socialiste révolutionnaire, Alliance communiste et Fédération du Doubs* ! Que sera le Congrès de Lyon ? Une seconde édition du Congrès de Paris. Briand, l'ingénieux racoleur départemental de mandats fictifs, aura assuré à Jaurès, une fois encore, une majorité, soyez-en persuadés. Sans doute, votre objectif en allant à Lyon est de ramener les égarés sur la route révolutionnaire. Mais, pauvres amis, vous prêcherez à des gens dont le siège est fait, à des gens qui ont des oreilles, mais qui ne veulent pas entendre. Oh ! naturellement, on fera semblant de vous écouter. On fera plus : on vous applaudira, on vous embrassera pour mieux vous tenir et vous étrangler. Vous aurez même l'illusion que vous sortez victorieux du Congrès, mais cette illusion ne durera guère.

Ce qui tient à cœur à Jaurès et autres candidats éventuels au portefeuille ministériel, c'est la question Millerand. Et Jaurès et ses copains seront assez adroits pour dorer la pilule aux congressistes anti-millerandistes, et pour leur faire avaler, comme au manège Jappy, comme à la salle Wagram, quelque mixture qui, tout en condamnant théoriquement l'aventure

ministérialiste, la rendra pratiquement possible à la première occasion. Et le tour sera joué !

Je le répète, camarades, on vous donnera l'illusion de la victoire, et cela sur tous les points en litige, car on a besoin de vous. Le pavillon couvre la marchandise. Et on ne serait pas fâché de s'abriter sous votre pavillon sans tache, afin de pouvoir continuer à l'aise la besogne que vous savez. Vous croirez être les vainqueurs et vous ne serez que les dupes. A vous les lauriers, aux ministériels les fruits savoureux de la réconciliation.

Les concessions qu'à votre tour vous aurez cru devoir consentir, dans l'intérêt du prolétariat, auront un effet absolument négatif. L'armée, on l'a vu, ne suivra point les Etats-Majors. Les événements ne tarderont pas, malgré les intrigues des opportunards, à faire la lumière, c'est le cas de le dire.

Qu'arrivera-t-il ? Le Parti né sur les bords du Rhône d'une union monstrueuse fera boule de neige. Il se grossira de bourgeois besogneux, petits commerçants et petits propriétaires qu'écrase l'impôt, bref d'un tas de mécontents de la classe moyenne, dont quelques bribes de réformes feraient mieux l'affaire que la révolution sociale. On s'immobilisera forcément. Et alors les masses, déçues de plus en plus, se retourneront contre l'extrême droite du mouvement — c'est déjà fait en partie — et contre vous, qui vous serez alliés avec elle. Pourrait-il en advenir autrement ? En admettant que la petite bourgeoisie puisse trouver un remède à sa situation précaire dans les lois d'une république

démocratique, la classe salariée, la classe non possédante ne verra jamais son misérable sort s'amender par voie législative. Pour le prolétariat, en dehors de l'expropriation de la classe possédante, il n'y a que leurre.

L'ouvrier restera le damné de l'enfer social, tant qu'il n'aura pas détruit, brisé, jusqu'au dernier rouage, la machine capitaliste, la machine infernale qui fait de l'or en broyant les vies humaines.

V

LA SEULE UNITÉ QUE COMMANDE LA SITUATION
C'EST L'UNITÉ RÉVOLUTIONNAIRE

C'est avec raison que les prolétaires appellent de leurs vœux ardents l'unité ! L'unité, elle devrait être un fait accompli depuis des mois. » Il fallait réunir en un faisceau serré les éléments homogènes, les organisations qui s'étaient solidarisées dans le manifeste de scission. L'unité que l'intérêt de la cause indique, commande, le Parti ouvrier français en a donné la vraie formule dans l'ordre du jour que vient de voter le C. N., à Montluçon : Lisez et méditez !

DÉCLARATION

Le Parti ouvrier ne se fera pas représenter au congrès de Lyon.

C'est à l'unanimité de ses fédérations, agglomérations et groupes, consultés directement, que cette décision a été prise, non pas *contre*, mais *pour* l'unité socialiste.

Si quelque chose, en effet, a été démontré expérimentalement et par deux fois, gymnase Japy et salle Wagram, c'est que l'unité ne saurait sortir de congrès truqués comme une féerie, dont la composition n'a pu être contrôlée et est restée incontrôlable.

L'unité, qu'appelle l'organisation du prolétariat en parti de classe, on sait, notre projet a dit dans quelles conditions elle peut et doit être réalisée.

Ces conditions essentielles, ce n'est ni le P. O. F., ni le P. S. R., ni A. C., ni la Fédération du Doubs, de la Haute-Saône et du Haut-Rhin qui les ont inventées. Ils n'ont fait que les rappeler à ceux qui les auraient oubliées.

Parti de classe, de lutte de classes, le parti socialiste est obligatoirement un parti d'opposition, combattant, au même titre que la société bourgeoise, tous les gouvernements bourgeois qui n'en sont et qui n'en peuvent être que l'expression et l'instrument, et auxquels par suite — à peine de trahison — non seulement toute collaboration directe, mais toute espèce de subsides doit être refusée.

Parti de révolution, poursuivant par l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste l'avènement d'une société nouvelle, collectiviste ou communiste, le parti socialiste doit, d'autre part, laisser en dehors de ses rangs, à leur rôle nécessaire d'unification professionnelle, de défense quotidienne et d'amélioration immédiate, les organisations, syndicales ou coopératives, qui se meuvent forcément dans les limites d'une légalité dont nous n'avons à nous préoccuper que pour la détruire.

Il est enfin indispensable que, pour couper court à toutes manœuvres et pour bannir toute méfiance à l'intérieur du

socialisme unifié, ce soient, non les groupes, inégaux sinon fictifs, mais les membres actifs, c'est-à-dire cotisants, qui soient pris pour base de toute représentation, tant aux congrès départementaux et nationaux qu'au comité exécutif du parti.

Avec tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui se rendent compte de cette triple nécessité organique non seulement l'unité est faisable, mais, en ce qui nous concerne, elle est faite, en ce sens qu'au moyen de la « conférence extraordinaire » prévue, dès septembre dernier, salle Vantier, c'est-à-dire par voie de délégués des organisations préalablement d'accord, elle peut être dès demain consacrée définitivement ou enregistrée, après règlement à l'amiable des divergences de détail ou d'application.

Pour notre part, nous le répétons, nous sommes prêts, bien résolus d'ailleurs, quoi qu'il arrive, à mener jusqu'au bout la tâche à laquelle le P. O. F. s'est donné tout entier depuis plus de vingt ans : celle de dresser devant une bourgeoisie divisée contre elle-même, mais unie contre le prolétariat, un prolétariat indivisible et faisant bloc sur son terrain révolutionnaire de classe.

Le conseil national.

Unifiées, solidifiées sur ces fortes assises, les trois importantes fractions socialistes auraient constitué un centre d'attraction irrésistible, et pour les unités socialistes disséminées un peu partout, et pour les fédérations autonomes qui, sans boussole, ne savent dans quelle direction aiguiller.

Mais rien n'est perdu. Il est encore temps pour nos amis de se ressaisir et, à l'exemple du Parti Ouvrier

Américain et du Parti Ouvrier Français, de rompre définitivement avec la faction arriviste.

Nos camarades ont promis d'aller au Congrès de Lyon. Qu'ils y aillent. Mais pour y jeter à la face du Social-Lucullus ce cri de défi : « Vive l'Unité révolutionnaire (1) ! » Oui, vive l'Unité révolutionnaire ! Elle seule sera féconde ! Elle seule enfantera la Société nouvelle, la *Cité heureuse* ! Poussons haut et fort notre cri de ralliement. Qu'il traverse les frontières. Il éveillera d'ardentes sympathies dans toute l'Europe ; le prolétariat universel vibrera avec nous à l'unisson ; car, de Lisbonne à Moscou, le peuple est en mouvement. Oui, tandis que les Millerand, les Jaurès et les Viviani osent prêcher aux exploités le calme et le respect du gouvernement qui les assassine, sur le Vieux-Monde, l'orage du rouge Germinal gronde, gronde. Au fond de leurs palais, où la peur les retient prisonniers, Rois, Kaiser et Tsar, blêmes d'effroi, implorent le « Dieu des armées » de les préserver de la foudre... Vaines prières ! La foudre tombera sûrement, fatalement, et bientôt ! sur les monarchies et sur les républiques bourgeoises, qu'elle réduira en cendres. Et alors se lèvera l'aube radieuse des *temps nouveaux* !

Pour hâter la venue du règne du bonheur humain, il faut que tous les éléments de révolution fusionnent.

(1) Les derniers articles de Vaillant Allard et Dubreuilh, dans le *Petit Sou*, contre le socialisme décadent ne laissent aucun doute sur leur attitude : nos amis ne transigeront point avec l'engeance ministérielle.

socialisme unifié, ce soient, non les groupes, inégaux sinon fictifs, mais les membres actifs, c'est-à-dire cotisants, qui soient pris pour base de toute représentation, tant aux congrès départementaux et nationaux qu'au comité exécutif du parti.

Avec tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui se rendent compte de cette triple nécessité organique non seulement l'unité est faisable, mais, en ce qui nous concerne, elle est faite, en ce sens qu'au moyen de la « conférence extraordinaire » prévue, dès septembre dernier, salle Vantier, c'est-à-dire par voie de délégués des organisations préalablement d'accord, elle peut être dès demain consacré définitivement ou enregistrée, après règlement à l'amiable des divergences de détail ou d'application.

Pour notre part, nous le répétons, nous sommes prêts, bien résolus d'ailleurs, quoi qu'il arrive, à mener jusqu'au bout la tâche à laquelle le P. O. F. s'est donné tout entier depuis plus de vingt ans : celle de dresser devant une bourgeoisie divisée contre elle-même, mais unie contre le prolétariat, un prolétariat indivisible et faisant bloc sur son terrain révolutionnaire de classe.

Le conseil national.

Unifiées, solidifiées sur ces fortes assises, les trois importantes fractions socialistes auraient constitué un centre d'attraction irrésistible, et pour les unités socialistes disséminées un peu partout, et pour les fédérations autonomes qui, sans boussole, ne savent dans quelle direction aiguiller.

Mais rien n'est perdu. Il est encore temps pour nos amis de se ressaisir et, à l'exemple du Parti Ouvrier

Américain et du Parti Ouvrier Français, de rompre définitivement avec la faction arriviste.

Nos camarades ont promis d'aller au Congrès de Lyon. Qu'ils y aillent. Mais pour y jeter à la face du Social-Lucullus ce cri de défi : « Vive l'Unité révolutionnaire (1) ! » Oui, vive l'Unité révolutionnaire ! Elle seule sera féconde ! Elle seule enfantera la Société nouvelle, la *Cité heureuse* ! Poussons haut et fort notre cri de ralliement. Qu'il traverse les frontières. Il éveillera d'ardentes sympathies dans toute l'Europe ; le prolétariat universel vibrera avec nous à l'unisson ; car, de Lisbonne à Moscou, le peuple est en mouvement. Oui, tandis que les Millerand, les Jaurès et les Viviani osent prêcher aux exploités le calme et le respect du gouvernement qui les assassine, sur le Vieux-Monde, l'orage du rouge Germinal gronde, gronde. Au fond de leurs palais, où la peur les retient prisonniers, Rois, Kaiser et Tsar, blêmes d'effroi, implorent le « Dieu des armées » de les préserver de la foudre... Vaines prières ! La foudre tombera sûrement, fatalement, et bientôt ! sur les monarchies et sur les républiques bourgeoises, qu'elle réduira en cendres. Et alors se lèvera l'aube radieuse des *temps nouveaux* !

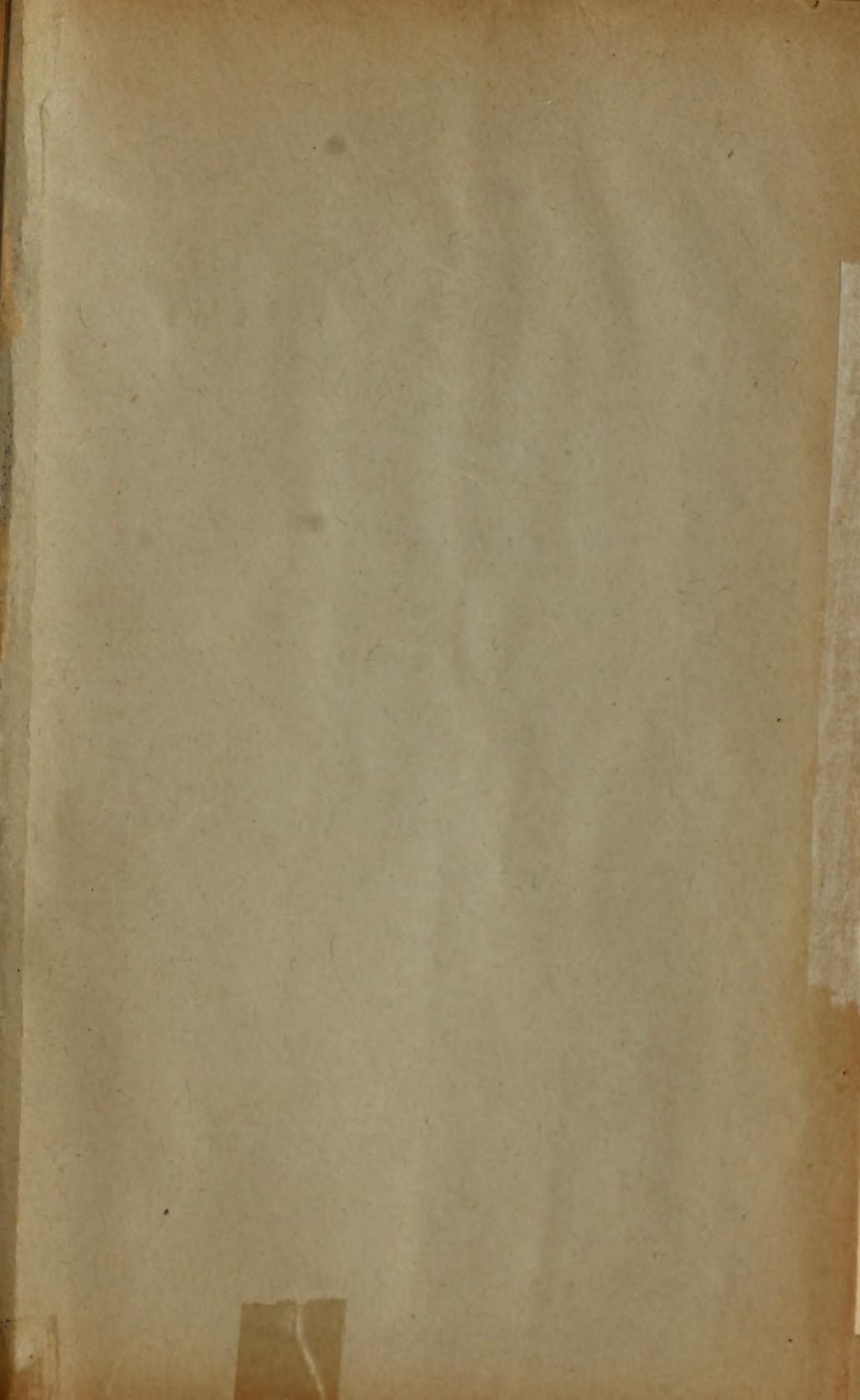
Pour hâter la venue du règne du bonheur humain, il faut que tous les éléments de révolution fusionnent,

(1) Les derniers articles de Vaillant Allard et Dubreuilh, dans le *Petit Sou*, contre le socialisme décadent ne laissent aucun doute sur leur attitude : nos amis ne transigeront point avec l'engeance ministérielle.

que toutes les énergies combatives tendent vers un but unique : la démolition de notre société d'iniquité et d'abominations, dont il ne doit rester pierre sur pierre. Hors de nos rangs donc les « réformistes », les recrépisseurs de la Bastille bourgeoise ! Arrière les faux frères, les « jaunes », les traîtres ! Allons, camarades, hâtons-nous de donner au monde socialiste l'exemple de l'Unité révolutionnaire.

Et, l'Internationale révolutionnaire fondée, en avant la *Grande-Armée* des révoltés, tout droit jusqu'à l'étape finale, jusqu'au jour où, sur les ruines de cette société de Caïn, nous planterons le drapeau rouge, le drapeau de la Commune Communiste, le drapeau de la Fraternité universelle !

Paris, 15 Mai 1901.



HX
267
S67

Sorgue
L'Unite Revolutionnaire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 02 04 08 011 5